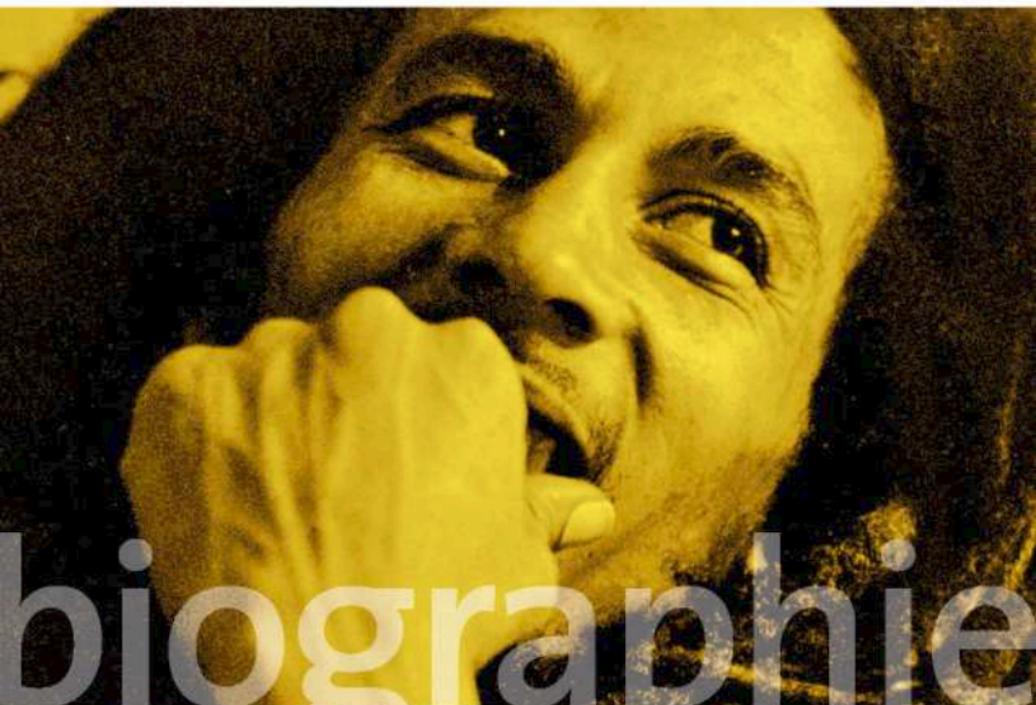


# Bob Marley

par Jean-Philippe de Tonnac

INÉDIT



biographie



Extrait de la publication

 folio  
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES  
collection dirigée par  
GÉRARD DE CORTANZE

# Bob Marley

par

Jean-Philippe de Tonnac

Gallimard

*Crédits photographiques :*

1, 7, 8 : David Burnet/Contact Press Image. 3, 13 : Ester Anderson/  
Corbis. 4, 6 : Michael Ochs/Corbis. 5 : Brian Cooke/Redferns.  
9 : Veuige/Dalle. 10 : Scope/Dalle. 11 : Michael Putland/Dalle.  
12 : Bernd Muller/Redferns. 13 : Jean-Louis Atlan/Sygma/Corbis.  
15 : Patrick Chauvel/Sygma/Corbis. 16 : Echoes/Redferns.  
17 : Underwood&Underwood/Corbis. 18 : Rue des Archives/Agip.  
19 : Armando Gallo/Retna Ltd./Corbis.

© Éditions Gallimard, 2010.

Jean-Philippe de Tonnac est essayiste, éditeur et journaliste. Il a été éditeur chez José Corti et a travaillé pendant une dizaine d'années à la direction des Hors-série du *Nouvel Observateur* aux côtés de Jean Daniel. Il a consacré une première biographie à l'écrivain René Daumal (Grasset, 1998) ; mené des entretiens avec Théodore Monod sur le thème de l'engagement (*Révérence à la Vie*, Grasset, 1999) ; dirigé une encyclopédie sur *La Mort et l'Immortalité* (avec Frédéric Lenoir, Bayard, 2004) ; questionné, avec Roger-Pol Droit, l'idéal de sagesse dans l'Antiquité (*Fous comme des sages — Scènes grecques et romaines*, Le Seuil, 2002) ; engagé un échange avec le psychiatre Xavier Pommereau sur le *Mystère de l'anorexie* (Albin Michel, 2007) ; organisé la rencontre entre Jean-Claude Carrière et Umberto Eco sur la question des mutations du livre (*N'espérez pas vous débarrasser des livres*, Grasset, 2009). Titulaire de deux CAP (pâtisserie et boulangerie), il a dirigé pour la collection « Bouquins » des éditions Laffont, chez qui il est éditeur, le *Dictionnaire universel du pain* (2010).



*Pour Diane.*



*Pour toute une génération, Bob Marley était le Malcolm X des années 1970, un authentique révolutionnaire et un homme qui n'abandonna jamais les gens qu'il aimait et pour lesquels il se battait. Au cours de sa vie, Bob Marley n'a jamais changé. Il n'a jamais changé son apparence... il n'a même jamais changé sa garde-robe.*

DANNY SIMS CITÉ PAR LLOYD BRADLEY,

*Bass Culture.*

*Quand le reggae était roi,*  
Allia, 2005.

*[O]nly a few people knew him intimately. To the outside world he was a reggae superstar. Few knew that his songs were « songs of sorrows, pleading for redemption » ; and only a few knew that the majority of his songs were praises to his God-figure, Jah Rastafari.*

LEONARD R. BARRETT,

*The rastafarians Sounds of Cultural Dissonance,*  
revised and updated edition, Beacon Press, 1988.



## Rasta gigogne

Commençons par enfoncer une porte ouverte. Le plus exposé, le plus ressassé est en même temps ce qui est le mieux caché. Comme si la surexposition participait en même temps de la dissimulation, en était le ressort essentiel. La vérité aime son propre retrait, dit le philosophe. Ce qui se donne à voir se dérobe, afin que ce qui se dérobe se donne à voir et à connaître. En l'occurrence Bob Marley est un maître incontesté en dissimulation. Et tous les superlatifs par lesquels on passera pour qualifier sa courte et phénoménale prestation sur la scène tout en rondeur du globe terrestre confirmeront cette loi de plomb. Que savons-nous exactement du soleil ?

Jetons-en plein la vue d'entrée de jeu pour continuer d'aveugler. Superlatifs. Prenons les choses dans l'ordre. Trois ans après sa disparition, celle qu'on peut regarder comme définitive (mais les rastas protestent), l'album *Legend* est parmi les meilleures ventes de tous les temps. L'exploit n'est, dans son cas, pas isolé. *Songs of Freedom* en 1992, est un nouveau jackpot. Décourageant pour

la concurrence. Puis on enchaîne, très vite. La BBC, en 1999, déclare que « One Love » (premier enregistrement 1965, et présent sur l'album *Exodus*, 1977) est la chanson du millénaire, tandis que le *Time* fait d'*Exodus* le « meilleur album du XX<sup>e</sup> siècle ». La BBC remet ça, en 2001, au moment de désigner les meilleurs auteurs-compositeurs de tous les temps, en plaçant Marley sur le podium, bien qu'en troisième position, après Dylan et Lennon — résultat confirmé par sa onzième place dans le classement Forbes des personnalités disparues ayant touché les plus gros revenus<sup>1\*</sup>. On imagine que cet ébouriffant palmarès n'a pas laissé insensibles tous ceux qui se sentent le droit de revendiquer une part de ce succès. À commencer par son île au milieu de nulle part, plus précisément perdue dans le *Black Atlantic*, une île où il est venu au monde, en 1945, fort modestement, à Rhoden Hall, au pied de la colline de Nine Miles, paroisse de St. Ann, dans cette région qu'on appelle « *The garden parish of Jamaica* » (la paroisse-jardin de la Jamaïque). Non seulement ses chansons vous accueillent à l'aéroport Norman Manley, en fanfare et en boucle, mais son « One Love », encore lui, fait désormais office d'hymne national et vous ne pouvez concevoir une visite de l'île sans vous arrêter dans sa maison, 56 Hope Road, Kingston, où il a engendré quelques-uns de ses plus grands succès, et transformée désormais en musée, ou au mausolée de

\* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume p. 342.

Nine Miles où il repose. Il est certain que Bob demeure pour l'Office du tourisme jamaïcain « une institution plus commercialisable que les chutes de la Dunns River, les *rent-a-dreads* d'Ocho Rios ou le rhum Wray&Nephew » — « *rent-a-dreads* » (« louez un rasta »), étant, nous explique Lloyd Bradley, « le surnom donné aux prostitués mâles qui arpentent les plages d'Ochos Rios et Montego Bay, une des distractions favorites de riches (et vieilles) touristes (américaines) en quête de “Big Bamboo”<sup>2</sup> ».

Le nombre de ceux qui sont prêts à détourner un peu de cette lumière sur eux sont même légion, farouches, activistes de surcroît, au besoin procéduriers. Les femmes de Bob se sont longtemps disputées la mémoire de son cœur ; ses enfants une place devant son nom ; les producteurs des droits ficelés de manière très peu conventionnelle aux singles et albums qui ponctuent une trajectoire qui pose un pied sur tous les continents et que la mort n'arrête visiblement pas ; les réalisateurs la responsabilité d'un biopic qui va venir nécessairement les conforter, eux les gardiens du temple, dans leur velléité de ne rien faire, ne rien tenter. Mais le plus important n'est pas là. L'ascension de l'enfant jeté sur les « épines du plein jour<sup>3</sup> », à Kingston, Jamaïque, manière de Calcutta du Nouveau Monde, où naître et (éventuellement) grandir s'apparente à une réprimande divine, ou un acte de foi, la transsubstantiation qu'il a opérée de la violence ordinaire, cette régénération de son sang qu'il est allé puiser après son premier séjour à

Wilmington (Delaware, États-Unis) au sein des *groundations* ou rassemblement des premières communautés nyabinghi, toute cette ardente énergie rédemptrice déployée par Marley n'a jamais cessé de susciter la louange et l'admiration des parias de la terre qui l'ont porté et le portent aux nues. Ainsi Bob est-il la première icône de ce tiers-monde qui apprend toujours beaucoup de lui, et d'abord à se détourner des dieux de l'Occident qui squattent, à défaut de temple, le Nasdaq. Il est un sursaut magnifique d'orgueil pour cette partie du monde qu'on n'a pas encore informée de la chute du Mur, ou qui n'y a pas cru, parce qu'un mur en cache toujours un autre, un mur blanc contre un mur noir, et que les illusions ont cessé de bercer. En ce sens, le phénomène Marley excède très largement la scène musicale et a justifié, dans les pays anglo-saxons, l'investigation des chercheurs susceptibles d'éclairer cette inespérée parousie au cœur des ghettos de Back'O'Wall et de Trench Town. Leader métis d'un panafricanisme dont il est sans doute la figure la plus populaire, Marley a ainsi contribué à déplacer et brouiller les lignes, selon une stratégie qui lui était propre et qui a emprunté à cette loi évoquée précédemment. Dans une société de l'image et du leurre, le lieu de la disparition est au point de la plus universelle exposition. En ce sens, Marley est demeuré un secret bien gardé.

Et gardé à deux niveaux de profondeur. D'abord l'homme, au dire de ceux qui l'ont approché, côtoyé de près, est resté indéchiffrable. Son

biographe « officiel », Timothy White, qui a consacré sa vie à scruter ce personnage « truqueur », qu'il compare à l'araignée Anansi, héroïne des contes ghanéens et, plus généralement, des folklores de l'Afrique de l'Ouest et des Caraïbes, araignée roublarde, insaisissable, confirme cette aptitude de Marley à vous échapper, à vous glisser entre les doigts, à protéger son monde intérieur, selon ce double mouvement du don de soi et du retrait<sup>4</sup>. Comme si les aptitudes métaboliques du monde s'acharnaient à vouloir atteindre à l'essence du message du chanteur et s'y épuisaient. Car, comme le dit White, si Marley est demeuré la *reggae star* que l'on sait, et ce dès le début des années 1970, peu de ses adorateurs ont su que la plupart de ses tubes étaient en réalité des hymnes chantés à la gloire de Jah, le dieu d'une religion syncrétiste née des efforts obstinés de prophètes obscurs et sublimes, à la fois dans la Caraïbe, l'Amérique centrale, les États-Unis et l'Afrique du Sud, pour réhabiliter l'âme noire. Dans une génération qui découvrait, à partir des substances douces puis dures, les vertus du saut à l'élastique, avec ou sans élastique, on avait un peu rapidement classé Marley et ses semblables parmi les fumeurs de joints, adeptes d'un *peace & love* de bazar, animateurs de *dancehalls* aux quatre coins de la planète, laquelle se balançait désormais au rythme lent et lourd du *one drop made in Jamaica*. Les clichés ont la peau si dure, parfois, qu'il est bien inutile de vouloir les pourfendre, et Marley eût été le dernier à vouloir se mettre à nu. Si ce n'est dans

l'intimité des alcôves, chambres d'hôtels, nuits de hasard, dont les protagonistes, peut-être, chérissent encore les images, inaltérable butin. Un homme artiste gigogne dont les dreads, qui ostensiblement montrent et cachent, se retrouvent jusques et y compris sur le crâne du dernier Marley, tout au centre, à mille lieues au-dessous du niveau de la mer. *Black Atlantic*.

Nous y sommes. Le sociologue Paul Gilroy, du Goldsmith's College de Londres, a développé ce concept qui permet de réécrire l'histoire de ces hommes et de ces femmes arrachés à leurs terres africaines mais arrivés nulle part, puisque jamais accueillis, ou bien à bras fermés et sans qu'aucun rivage ne se fasse jamais connaître<sup>5</sup>. Certainement pas les côtes de Guanahani (San Salvador), ainsi que Colomb les a vues dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492. Mais que voit-on dans la nuit ? Plus sûrement, celles des prochaines et durables servitudes. Un peuple déraciné, déporté, donc interdit de se réenraciner ailleurs que dans ce non-espace qui n'est plus tout à fait l'Afrique, dont il ne demeure pour eux et leurs descendants que les rythmes et les danses, ce dont le corps ne se départit pas même quand il est dans les fers, et pas encore la terre des esclaves, dont on ne veut évidemment pas, ou qu'on fait semblant d'accepter. Ce *Black Atlantic*, ou sixième continent, qui n'est ni ceci ni cela, « *neti neti* », disent les Hindous, et cela tombe plutôt bien puisque ceux qui remplacèrent les Noirs après leur affranchissement, en 1833, jouèrent dans cette histoire un rôle de cata-

lyseur essentiel, nous allons y revenir. Il faut nécessairement s'attarder à reconstituer ce périmètre de détresse et de réinvention de soi ou se condamner à ne rien comprendre à ce qui s'est passé en Jamaïque. Le rastafarisme qu'embrasse Marley à son retour du Delaware, en 1966 (il a déjà pu se faire une petite idée de ce qu'était le *shitstem*), est d'une certaine manière le très pur produit de cette double conscience dont parle W.E.B. Du Bois, qui est la certitude de n'appartenir à rien vraiment<sup>6</sup>. Peut-être la meilleure illustration de ce qu'est l'expatriation de soi est-elle donnée par l'écrivain sud-africain John Maxwell Coetzee dans son roman *Michael K, sa vie, son temps*. Comment faites-vous lorsque vous débarquez dans un monde qui ne vous voit pas, qui pourrait au mieux vous mépriser, mais qui vous ignore plutôt, qui a de vous l'image d'un *sous*-quelque chose, et qui a traité de la même façon vos parents et les parents de vos parents ? Comment faites-vous pour reprendre un peu foi dans ce qui est si unanimement dégradé ? Par où abordez-vous le problème ? À partir de quoi essayez-vous de renverser le cours de l'histoire qui vous a placé hors de l'histoire ? C'est, bien entendu, cette affreuse aporie qu'il faut raconter lorsqu'on veut entendre la genèse du mouvement rastafari en Jamaïque, sorte de sionisme noir qui voit en l'Éthiopie son rêve promis et dans Hailé Sélassié, dernier Negusä nägäst d'Abyssinie, son Messie noir. Or, c'est cette croyance que Marley portait au plus profond de lui et qui l'a fait chanter et prêcher à travers ses tournées-marathons ; et

sans doute cette pugnacité, cette énergie redoutable, jusques et y compris aux portes de la mort, peut-elle s'expliquer par sa foi ardente, pour nous à jamais obscure, laquelle excède ici, on l'aura compris, les enjeux du seul show-biz. Ainsi, dans la pleine lumière du mythe qu'il a contribué à créer, Marley a-t-il bel et bien disparu à nos yeux. Et la tâche du biographe s'apparente à celle de Henry Morton Stanley partant, à travers l'Afrique, à la recherche de David Livingstone.

Et nous voilà descendu à quelques profondeurs au-dessous du niveau des mers où les bateaux négriers poursuivent inlassablement leur obsédante et obscène ritournelle. La carrière du chanteur Marley est inconcevable sans ces petits coups de pouce du destin qui ont pour nom Clement « Coxson » Dodd, Lee « Scratch » Perry, Danny Sims ou Chris Blackwell, le bien nommé. Ces personnages hauts en couleur, jamaïcains ou anglo-jamaïcains, voire même américains, ont contribué à forger ce messie reggae rasta qui poursuit, à travers les siècles, désormais, sa course verte, jaune et rouge. Mais Marley, pourtant, n'a rien inventé. Il ne fut pas le musicien le plus talentueux de sa génération, et d'autres postulants auraient pu prétendre décrocher plus sûrement ce gros lot que le ciel lui a attribué presque exclusivement. Celui qui a fini par le résumer presque à lui tout seul n'a pas été véritablement le créateur du reggae, ni même son meilleur ambassadeur. Comme le dit Lloyd Bradley, le fait que « l'acteur le plus fameux du reggae n'exerça pratiquement aucune

influence sur le développement de la musique à son niveau le plus basique — c'est-à-dire les studios de Kingston —, constitue une ironie d'apparence colossale<sup>7</sup> ». Les choses se passaient ailleurs. Très au-dessous du niveau de la surface des eaux. Essayez, pour voir, de plonger vos racines dans le noir océan et voyez un peu si vous vous arrimez à quelque chose de solide. Pas évident. Marley et tous les prophètes du panafricanisme-éthiopianisme ont eu à affronter ce casse-tête et sans doute cela peut-il légitimer cette étrangeté et ce mystère chez lui. Cette *préoccupation*. Marley n'est donc pas seulement la découverte ou l'invention de producteurs et agents, fussent-ils géniaux (et ils le furent), certains d'avoir trouvé en lui l'icône d'une jeunesse encline à faire des vaincus de l'histoire ses prophètes.

Lorsqu'il commence à suivre l'enseignement de Mortimer Planno, sorte de rasta VIP depuis qu'il s'est vu désigné pour accueillir Hailé Sélassié en visite en Jamaïque en 1966, Marley rejoint volontairement le petit nombre de ceux qui œuvrent à retrouver l'arche perdue, c'est-à-dire l'âme noire. Il est un des héros de cette renaissance, l'un des plus prodigieux. Dans ce sens, il convient de rattacher son nom à ceux de ces autres lumières qui œuvrèrent, avant lui, à ouvrir les eaux de l'*océan noir* : parmi ceux-ci, Archibald Dunkey, fondateur de l'antenne jamaïcaine de l'Ethiopian World Federation ; Robert Hinds, prêcheur inspiré à la tête de sa King of Kings Mission (6 Law Street, Kingston) ; Joseph Nathaniel Hibbert, Costaricain

membre de The Ancient Order of Ethiopia Masonic Lodge, puis ministre de l'Ethiopian Coptic Faith en Jamaïque où il rencontra celui qui est donné comme le premier véritable rasta de l'histoire, Leonard Percival Howell. Sans oublier, bien entendu, le King des Kings, pour le coup, Marcus Mosiah Garvey, figure de proue de ces mouvements engendrés *ex nihilo*, catalyseur de toutes ces poussées de fièvres noires et à qui incombe la responsabilité morale d'avoir assigné à ces contingents de fils d'esclaves, perdus sur l'immensité d'un océan sans rivages (« local sans les murs », pour paraphraser l'écrivain Miguel Torga lorsqu'il définit l'universel), la perspective du « Retour en Afrique ». Mais on sait désormais ce que ces rêves de rapatriement, lorsqu'ils s'incarnent, peuvent avoir de parenté avec les plus terribles cauchemars.

Bob est donc le héros d'une histoire gigogne, elle aussi. C'est celle-là qu'il faut raconter si tant est qu'on veuille saisir le mouvement de sa trajectoire, des quartiers les plus malfamés de Kingston aux étoiles noires au milieu d'un ciel encore trop blanc.

*Composition Nord Compo*

*Impression Maury-Imprimeur*

*45330 Malesherbes*

*le 7 mai 2010.*

*Dépôt légal : mai 2010.*

*Numéro d'imprimeur : 152885.*

ISBN 978-2-07-034239-6 / Imprimé en France.



# Bob Marley Jean-Philippe de Tonnac

Cette édition électronique du livre  
*Bob Marley* de Jean-Philippe de Tonnac  
a été réalisée le 23 octobre 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070342396 - Numéro d'édition : 147061).

Code Sodis : N44861 - ISBN : 9782072414244

Numéro d'édition : 230106.